

daine. L'agent Plantade l'avait, paraît-il, effrayé beaucoup en lui parlant de crimes commis dans sa maison... Il s'est mis au lit avec la fièvre et il a succombé hier au soir à une congestion cérébrale...

Théfer respira.

Le seul homme qui peut-être aurait pu le reconnaître n'existait plus.

Il se considérait désormais comme absolument hors de danger.

—C'est jouer de malheur! murmura le chef. Mais le dernier mot n'est pas dit... Nous allons visiter la maison incendiée.

Les trois hommes, auxquels se joignit le commissaire de Bagnole, gagnèrent le plateau de la Capsulerie par des chemins que l'orage avait rendus presque impraticables.

En de certains endroits de larges et profondes flaques d'eau boueuse barraient la route.

Il fallut prendre les bas côtés.

—Méfiez-vous des carrières à ciel ouvert et des crevasses, messieurs, dit le commissaire de police. A la suite de l'orage des éboulements se sont produits... et tenez, justement, en voilà un...

Malgré son empire sur lui-même Théfer frissonna.

On se trouvait en face du gouffre au fond duquel gisait Plantade sous un amas de terre.

Le chef de la sûreté et le commissaire aux délégations s'avancèrent de quelques pas, sondèrent du regard la profondeur de l'abîme ouvert devant eux et, pris d'une sorte de vertige, reculèrent précipitamment.

La visite aux ruines de la villa de M. Servan n'amena aucun résultat.

On descendit à Montreuil: bon nombre d'habitants furent questionnés. Leurs réponses n'éclaircissaient rien.

Bref, à sept heures du soir, après une première enquête inutile, on rejoignit la voiture.

Théfer triomphait.

Le mystère demeurait impénétrable.

—A l'hôpital Saint-Antoine... dit le chef de la sûreté au cocher.

Une nouvelle angoisse s'empara de l'ex-inspecteur.

L'impossible allait-il se réaliser et le mettre en présence de l'orpheline, sauvée par miracle?

Mais, là encore, il fut rassuré bien vite par les renseignements donnés au greffe.

La jeune fille trouvée dans la carrière de Bagnole se nommait *Elise Duchemin*. Elle habitait Passy; sa chute résultait d'un accident, et son cousin Pierre Duchemin était venu la chercher la veille pour la reconduire à sa demeure.

—Berthe Leroyer est bien morte, pensa Théfer, et décidément je suis sauvé!

Malgré son premier insuccès, le chef de la sûreté ne désespérait point de retrouver les traces de Plantade et d'éclaircir l'affaire du fiacre n° 13.

Il recommande la discrétion la plus absolue à son entourage et mit en quête une nuée d'agents.

Théfer sourit en voyant cet énorme déploiement d'activité qui, selon lui, ne pouvait aboutir.

—Cherchez, mes bonnes gens! murmurait-il, cherchez! vous ne trouverez pas!...

\*.\*

Etienne Loriot travaillait sans relâche.

René Moulin continuait ses pérégrinations à travers Paris, sans réussir à mettre la main sur l'insaisissable Jean-Jeudi, qui, nous le savons, était au Havre.

Dès le matin Etienne allait au pavillon de la rue de l'Université. Il voyait Berthe, lui donnait ses soins, écrivait une ordonnance, se rendait à l'hospice de Charenton, revenait, faisait ses visites, et passait ses soirées auprès de Berthe en compagnie de René Moulin.

En rentrant chez lui le jeune médecin s'enfermait dans son cabinet, allumait sa lampe et relisait sans relâche, avec un intérêt toujours croissant, la relation de l'affaire du pont de Neuilly.

Cet intérêt avait une double cause.

Après avoir minutieusement étudié les débats de cette cause quasi célèbre, il était convaincu que l'assassinat du médecin de Brunoy se rattachait par un lien mystérieux à la folie d'Esther.

Il ne doutait pas que Berthe Monestier ne fût la très proche parente de Paul Leroyer condamné

à mort pour un crime qu'il n'avait point commis.

Cette recherche d'assassins inconnus faite par René Moulin et par l'orpheline; cette réhabilitation si ardemment souhaitée; ces ennemis puissants attirant Berthe dans un piège; ces misérables cachés dans l'ombre et frappant des coups terribles; cette mistress Dick Thorn que le tableau vivant du pont de Neuilly avait effrayée au point de lui faire perdre connaissance; tous ces faits s'enchaînaient pour lui.

—Berthe est la fille du supplicié, je n'en doute plus, se disait-il, et son père était innocent! Ah! Dieu m'est témoin que je ne rougirais pas de donner mon nom à l'enfant qui porte le nom d'un martyr!!

Il prenait sa tête dans ses mains, réfléchissait longuement, et se demandait ensuite:

—L'opération que j'ai résolue de tenter réussira-t-elle? Rendrai-je la raison à Esther Derieux? Le jour où Esther, grâce à moi, ne sera plus folle, il me semble que l'heure de la justice et de la réhabilitation ne tardera guère à sonner...

Etienne se répétait de nouveau ces choses au moment de tenter la difficile et dangereuse opération sur le succès de laquelle il fondait tant d'espérances.

C'était le lendemain du jour où Théfer, ayant accompagné à Bagnole le chef de la sûreté, se croyait hors de péril.

La veille au soir, Etienne avait prévenu René Moulin qu'il ne pourrait venir visiter Berthe le lendemain matin.

Il partit pour Charenton une heure plus tôt que de coutume.

L'interne l'attendait avec plusieurs médecins désireux d'assister à une si curieuse et si intéressante tentative.

Le directeur de l'asile devait se joindre à eux.

La bienveillance entre confrères est une vertu rare.

Presque tous les médecins raillaient les prétentions d'Etienne et lui prédisaient un insuccès complet dont la mort infaillible de la patiente serait le couronnement.

Les moins malveillant l'accusaient d'avoir beaucoup trop de confiance en lui-même.

L'interne le prit à part au moment de son arrivée et lui demanda à voix basse:

—Maître, êtes-vous sûr de vous?

—Oui, répondit Etienne. Pourquoi cette question?...

—Parce que ces messieurs doutent du succès.

—C'est leur droit de douter; mais j'espère leur prouver bientôt qu'ils se trompent...

### XXXVIII

—Le directeur se propose d'assister à l'opération... reprit l'interne.

—Cela se trouve d'autant mieux que j'aurais réclamé sa présence...

—Faut-il le faire prévenir de votre arrivée?

—Je vous en prie...

L'interne donna des ordres à un infirmier, tandis qu'Etienne Loriot échangeait quelques paroles avec ses collègues.

Tous le félicitaient de sa tentative, mais leurs physionnomies, peu d'accord avec leurs discours, exprimaient un doute ironique.

Le jeune docteur comprenait à merveille cette expression, et pour persévérer il lui fallait une force d'âme et une puissance de volonté dont peu d'hommes, à sa place, auraient été capables.

Le médecin en chef, directeur de l'hospice de Charenton, arriva.

—Ainsi, mon cher collaborateur, dit-il au neveu de Pierre Loriot, c'est ce matin que nous allons vous voir à l'œuvre...

—Oui, monsieur...

—Toutes vos réflexions sont faites?

—Depuis longtemps... J'ai eu l'honneur de vous le dire, dès l'entrée d'Esther Derieux dans mon service, qu'elle me semblait être guérie... A partir de ce moment j'ai observé et étudié sans relâche... Mon avis est resté le même...

—Je vous ai fait observer que des maîtres de la science, autorisés par une longue expérience, avaient tenté vainement de guérir cette femme...

—A côté de ces maîtres je ne suis rien, et néanmoins j'espère réussir là où ils ont échoué...

—N'oubliez pas que, d'après les rapports, il y

a vingt-deux ans qu'Esther Derieux est folle.....

—Elle ne l'aurait jamais été, j'en ai la conviction, si l'on avait fait il y a vingt-deux ans ce que je vais essayer ce matin...

—Prenez garde de compromettre une imprudence...

—On a donné ce nom à bien des tentatives que le succès devait couronner.

—Je souhaite, sans y compter beaucoup, qu'il en soit de même aujourd'hui... Mon cher collaborateur, nous allons vous accompagner auprès du sujet.

Etienne avait passé le tablier classique par-dessus ses vêtements.

L'interne portait une boîte de chirurgie.

Le directeur et les médecins venus en curieux suivirent leur jeune confrère à la cellule d'Esther.

Aucun changement qui mérite d'être signalé n'était survenu dans l'état de la folle depuis quelques jours.

Debout auprès de la fenêtre, elle regardait le jardin dont les premières nuits froides de l'automne flétrissaient la verdure.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, elle se retourna.

Ses yeux aux prunelles d'azur se fixèrent sur les inconnus. Son doux visage, à peine vieilli malgré les nombreux fils d'argent qui commençaient à se mêler à sa blonde chevelure, n'exprima ni surprise, ni émotion.

Etienne se détacha du groupe.

Esther parut le reconnaître, car elle fit deux pas à sa rencontre et lui tendit la main.

Son état de calme absolu et de lucidité relative parut au jeune docteur d'un heureux augure.

—Messieurs, fit-il en se tournant vers ses collègues, voici mon sujet.

—A quelle cause attribuez-vous la folie? demanda un vieux médecin dont le crâne poli comme de l'ivoire offrait à peine ça et là quelques vestiges de cheveux blancs. A la paralysie des lobes du cerveau, sans doute?...

—Non, mon maître... répondit Etienne. La folie de cette femme résulte d'un accident.

—Vous le supposez?

—J'en suis sûr, et j'aurai l'honneur de vous en donner la preuve indiscutable...

L'interne venait de faire asseoir Esther et d'enlever l'appareil placé sur sa tête depuis deux semaines et qu'on renouvelait chaque jour.

Les cheveux écartés laissaient à découvert l'épiderme au sommet de la tête; mais, au lieu de l'excroissance d'un rose vif signalée par nous, on voyait une sorte de cicatrice d'un blanc pâle, et au milieu de cette cicatrice un point noir que les médecins examinèrent l'un après l'autre à la loupe.

—Messieurs, reprit Etienne, cette femme a été blessée, il y a vingt-deux ans, d'un coup de feu à la tête; la balle, avant de frapper la femme, avait heurté un objet résistant quelconque... Un fragment de plomb, détaché par la force du choc, a pénétré dans la boîte osseuse par les soudures du crâne, et de sa pression incessante sur le cerveau résulte la folie... Ce fragment de plomb, le voilà.

Une excroissance charnue, que j'ai fait disparaître pour faciliter l'opération, déguisait sa présence que n'ont pas su reconnaître les spécialistes chargés du traitement. Dans le cas contraire ils auraient agi, et j'affirme qu'Esther Derieux n'aurait jamais été folle.

Les médecins se regardaient stupéfaits.

Ils ne souriaient plus.

Le jeune homme venait, en quelques instants, de grandir à leurs yeux de cent coudées.

Désormais ils voyaient en lui un sérieux rival.

L'esprit de controverse ne renonçait point cependant à se manifester.

—Alors, demanda l'un des docteurs, le moyen de guérir, selon vous?

—C'est l'extraction du fragment de métal.

—Mais, depuis vingt-deux ans, il est soudé dans la boîte osseuse.

—Aussi détacherai-je à la scie les parties adhérentes.

—C'est la mort probable.

—Non, monsieur, répliqua Etienne avec une assurance plus apparente que réelle, car il tremblait, nous le savons. Non, monsieur, c'est la vie assurée... c'est la raison certaine... Mais de telles assertions ne se discutent pas, elles se prouvent, et je vais prouver...

—C'est la mort probable.

—Non, monsieur, répliqua Etienne avec une assurance plus apparente que réelle, car il tremblait, nous le savons. Non, monsieur, c'est la vie assurée... c'est la raison certaine... Mais de telles assertions ne se discutent pas, elles se prouvent, et je vais prouver...

—C'est la mort probable.

—Non, monsieur, répliqua Etienne avec une assurance plus apparente que réelle, car il tremblait, nous le savons. Non, monsieur, c'est la vie assurée... c'est la raison certaine... Mais de telles assertions ne se discutent pas, elles se prouvent, et je vais prouver...